

The Great Gatsby
L'opulence d'une rave des Années folles
Gatsby le magnifique, Australie / États-Unis, 2013, 2 h 22

Patricia Robin

Numéro 285, juillet-août 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2013). Compte rendu de [The Great Gatsby : l'opulence d'une rave des Années folles / *Gatsby le magnifique*, Australie / États-Unis, 2013, 2 h 22]. *Séquences*, (285), 40–41.

The Great Gatsby

L'opulence d'une rave des Années folles

Alors que l'Europe se remet à peine de la Première Guerre mondiale, l'Amérique vit sa folle envolée vers un capitalisme outrancier creusant le fossé entre deux classes sociales, les riches et les pauvres. Entre ces deux statuts, quelques arrivistes tentent d'émerger en se créant de toutes pièces ou en côtoyant le rêve, l'abondance et l'insouciance. Témoin de cette époque, Francis Scott Fitzgerald dresse le portrait, dans son roman *Gatsby* le magnifique, de cette période en pleine ébullition qui s'éparpille entre l'euphorie et la vacuité existentielle. Après ses étincelants **Romeo + Juliet** (1996) et **Moulin Rouge !** (2001), Baz Luhrmann reprend du flambeau en s'attaquant à cette célèbre œuvre américaine adaptée à l'écran il y a près de quarante ans. Le réalisateur australien impose, au cœur d'une surabondance de moyens et d'effets, Leonardo DiCaprio dans le rôle-titre et Carey Mulligan dans celui de Daisy.

Patricia Robin



On se souvient de l'adaptation éthérée de Jack Clayton scénarisée par Francis Ford Coppola qui, en 1974, réunissait Robert Redford, Mia Farrow et Sam Waterston. Dès lors, le film respectait fort bien la trame dramatique du roman, laissant dans les esprits l'icône inoubliable du couple Gatsby-Redford / Daisy-Farrow, ainsi qu'une atmosphère vaporeuse et caniculaire. Quatre décennies plus tard, Baz Luhrmann s'inspire en grande partie de cette première mouture cinématographique, à un point tel que certaines séquences semblent systématiquement copiées sur celles de Clayton. Entre autres, évoquons la voiture sur le pont de Brooklyn où de riches Afro-Américains trinquent, l'enseigne publicitaire de l'oculiste – presque recyclée du décor de la production de 1974 –, ou alors la configuration du secteur minier où l'accident fatal se passe. Ce sont là quelques repères qui permettent de rester ancré au roman, car le talent de la démesure de Luhrmann catapulte le spectateur dans une abondance étourdissante, tant au niveau de la direction artistique qu'à celui de la cinématographie.

Ainsi, relativement fidèle au texte de 1925 et même au travail de Clayton, Luhrmann ajoute de l'épaisseur au personnage de Gatsby et attribue à Nick Carraway, alter ego de Fitzgerald, l'alcoolisme et les tendances suicidaires de fin de vie de l'auteur. Bon élève, Luhrmann exploite sa trame dramatique comme Orson Welles dans *Citizen Kane*; la figure de Gatsby, plus grande que nature,

l'autorise et force presque l'emprunt. Le mode narratif introduit le récit en prenant le parti du témoignage, ici thérapeutique, de l'exercice de mémoire; par le compte rendu de Carraway, des allers-retours dans le temps et des ellipses structurelles permettent de reconstituer l'histoire. La valeur de l'écriture s'impose même en empreintes graphiques dans la composition de certains plans où des mots confirment les propos off de Carraway, où des flocons tapissent l'écran en se transformant en lettres.

Les qualités éblouissantes de la direction de la photographie soignée de Simon Duggan, les cadrages léchés, les incrustations infographiques plus vraies que nature et les atmosphères lumineuses évocatrices servent à merveille l'expression de l'immodération. La direction artistique de Catherine Martin, pour sa part, pêche par surabondance, tout en respectant en majeure partie l'esprit des Années folles. Ciselé comme une publicité, le visuel tend davantage à vendre une manière de vivre qu'à émouvoir le spectateur du triste drame tragique qui se déroule au fil du scénario. Au cœur de cette surenchère d'images, de costumes, d'accessoires et de figurants, un sentiment de claustrophobie oppressante et de frivolité désolante subjugué le spectateur. Les séquences de fêtes dionysiaques sont spécialement enlevées et leur traitement, autant à la représentation qu'à la mise en scène, crée un effet d'hystérie collective parfois insoutenable. On y assiste comme à une rave

Photo : Un talent pour la démesure

où des valets funambules se fauillent entre des invités curieux et surexcités; des danseurs scintillants s'escriment sur des rythmes déchaînés, des orchestres tonitruants se succèdent et des jets d'eau jaillissent à tout moment. Tout ça pour imposer le mystère émanant du personnage de Gatsby. Alors que la réception fait rage, c'est un Gatsby en pleine possession de ses moyens qui se pointe au bastingage de sa propriété: calme, beau, élégant et ténébreux. La *Rhapsody in Blue* de Gershwin n'a que rarement servi une entrée aussi pétaradante où DiCaprio incarne un maître fascinant. Dans cette grande messe de la décadence, les opportunistes carburent au champagne en période de prohibition. La fête revêt des aspects de *rave-clip* où l'on peine à distinguer les détails Art déco mis en place pour générer des clichés baroques tenaces sur cette époque dont seuls les biens nantis pouvaient bénéficier.

La fête revêt des aspects de *rave-clip* où l'on peine à distinguer les détails Art déco mis en place pour générer des clichés baroques tenaces sur cette époque dont seuls les biens nantis pouvaient bénéficier.

Tout en contrastes, ce film prend des allures de pamphlet. L'éclat des réceptions, les maisons majestueuses et le secteur ouvrier où se situe le garage Wilson présument d'un manichéisme peu subtil, surtout avec ce panneau publicitaire rappelant le regard d'un Dieu omniscient qui rétablira ses droits, le moment venu. Il en va du même esprit entre les saisons où l'été étouffant du récit tranche avec l'hiver froid du travail de la mémoire et de l'écriture. On remarque cette opposition aussi entre la séquence de fête décadente du couple adultère Myrtle-Tom et les plans de Noirs solitaires se courtisant à distance dans un quartier populaire new-yorkais. La juxtaposition des deux mondes est constamment en filigrane, comme une fausse note dans la mélodie du bonheur superficiel des bien nantis, comme un portrait manifeste de notre société actuelle.

Témoin de sa propre époque, Luhrmann appose à celle de son film la vitesse d'un vingt et unième siècle accéléré. Il impose une abondance de clichés culturels persistants à des esprits qui ne communiquent que 144 caractères à la fois. Pas étonnant alors que la plupart des scènes dialoguées soient bousculées par un montage syncopé surfant à peine sur l'émotion et que plusieurs moments-clés soient décalés de leur temporalité réelle. Encore là, le film génère ces contrastes pour faire la part belle aux instants de tendresse entre Gatsby et Daisy, sa dulcinée retrouvée au terme de cinq ans de dur labeur pour arriver au statut social qu'il déploie pour la reconquérir.

Désormais marque de commerce de ce réalisateur iconoclaste, la trame sonore anachronique participe à ce grand manège tourbillonnant et fait sursauter les puristes. Des succès récents remixés en rock, en pop ou en hip-hop sont métissés à de vagues airs de jazz, de ragtime ou de charleston, dans une volonté évidente de racoler un public qui ne carbure qu'aux rythmes

endiablés déjà appréciés dans *Moulin Rouge!*. Continuelle du début à la fin, la musique accompagne le spectateur à chaque instant, déstabilisant ou renforçant les émotions proposées et laissant peu de place au silence.

Dans cet écran d'euphorie, de plaisirs et d'inégalités sociales, les acteurs se démènent pour exister à l'écran et parfois même nous faire subir leurs prestations. Entre une Daisy superficielle et vulnérable, et un Nick Carraway (Tobey Maguire) ébahi et bousculé comme un pantin désarticulé par un milieu qu'il découvre, Gatsby apparaît dans toute sa prestance, tel un demiurge que l'on vénère et que l'on craint. Pour ce rôle, Luhrmann retrouve le Leonardo DiCaprio post-adolescent de son *Romeo + Juliet* en homme mature en pleine possession de ses moyens, imposant de calme et de détermination, de charme et de volonté, d'opacité et de luminosité. Celui-ci oppose un contraste éloquent avec son rival Tom Buchanan (Joel Edgerton), noble brute qui ne pêche surtout pas par subtilité.

Bien que *The Great Gatsby* soit une formidable occasion pour Luhrmann de faire étalage de sa culture et de son savoir-faire, il n'en demeure pas moins que le film, malgré son exubérance outrancière, permet de renouer avec ce très beau roman de Fitzgerald. On y assiste à la transformation d'un trentenaire ingénu témoin de la chute d'un *self-made-man*, convaincu du bien-fondé de sa quête et de son amour pour une femme aux «bonnes» origines économiques. On y voit mourir un Gatsby quasi dénudé et plein d'espoir, invoquant le nom de Daisy tout comme Kane soupirant «Rosebud» dans son dernier souffle. Ne serait-ce que pour cela et l'évocation des Années folles, ça vaut la peine de festoyer. Champagne!

■ **GATSBY LE MAGNIFIQUE** | Origine: Australie / États-Unis – Année: 2013 – Durée: 2 h 22 – Réal.: Baz Luhrmann – Scén.: Baz Luhrmann, Craig Pearce, d'après le roman de F. Scott Fitzgerald – Images: Simon Duggan – Mont.: Jason Ballantine, Jonathan Redmond, Matt Villa – Mus.: Craig Armstrong, Jay-Z – Son: Wayne Pashley, Guntis Sics – Dir. art.: Catherine Martin – Cost.: Catherine Martin – Int.: Leonardo DiCaprio (Jay Gatsby), Tobey Maguire (Nick Carraway) Carey Mulligan (Daisy Buchanan) Joel Edgerton (Tom Buchanan), Isla Fisher (Myrtle Wilson), Elizabeth Debicki (Jordan Baker), Jason Clarke (Wilson), Richard Carter (Herzog), Amitabh Bachchan (Meyer Wolfsheim), Adelaide Clemens (Catherine) – Prod.: Baz Luhrmann, Catherine Martin, Lucy Fisher – Dist. / Contact: Warner.



Calme et détermination, charme et volonté